

Éric Marty
**Le sexe
des Modernes**

Pensée du Neutre et théorie du genre



Fiction & Cie | Seuil

LE SEXE DES MODERNES

Fiction & Cie



Éric Marty

LE SEXE DES MODERNES

Pensée du Neutre et théorie du genre

essai

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Seuil
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Pour l'exergue : René Char, « À la santé du serpent », in *Fureur et mystère*,
© Gallimard, 1948.

p. 359 : Michel Foucault, « La philosophie analytique de la politique »,
in *Dits et Écrits*, © Gallimard, 1978.



© Université de Paris, Paris, 2021.

ISBN 978-2-02-141453-0

© Éditions du Seuil, mars 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

« Ce qui vient au monde pour ne rien troubler
ne mérite ni égards ni patience. »

René Char

À Claudie,
personnage de mon roman
La Fille

Avant-propos

Le genre (*gender*) est le dernier grand message idéologique de l'Occident envoyé au reste du monde. Comme pour la plupart des précédents, son origine conceptuelle et abstraite n'a pas entravé son triomphe sur une grande partie de la planète, et le fait de heurter une croyance apparemment fondatrice, une *Ur-doxa*, sur le caractère naturel de la différence des sexes n'a pas empêché ce message d'avoir ici ou là force de loi, d'instaurer de nouvelles règles morales, de devenir une norme managériale pour les grandes entreprises internationales, et même de modifier les langues, non seulement par l'émergence d'un vocabulaire nouveau (*cisgenre*, *genderfluid*...), de très nombreux sigles (LGBT+, MtF...), mais d'un nouveau régime articulatoire d'expression avec l'écriture et la parole inclusives. Les résistances à ce processus, parfois violentes et paniques, ne doivent pas être sous-estimées, pas plus que la permanence – là même où l'idéologie du genre semble régner – d'attitudes, de comportements, de réflexes apparemment indéradicables qui font toujours la part belle à une vision soumise non seulement au caractère naturel des sexes, mais à une hiérarchie de genre, ou à des normes sexuelles discriminantes.

Explorer ce nouvel état du monde n'est aujourd'hui à la portée de personne. Il relève encore d'un sentiment intuitif de l'atmosphère idéologique ambiante que bien des contre-exemples menacent et pourraient même dégonfler cruellement. Ce qu'il nous est en revanche permis, c'est de penser ce que veut dire le *genre*, et cela dans sa double dimension : sa dimension idéologique de nouvelle évidence universelle, et sa dimension conceptuelle d'outil épistémologique, c'est-à-dire d'instrument dépliant le réel selon une certaine méthode, à travers certains signifiants, à partir de certains sites de pensée. Telle est l'ambition de ce livre.

Pourquoi l'avoir intitulé *Le Sexe des Modernes. Pensée du Neutre et théorie du genre* ? Ce titre répond à l'ambiguïté de la chose même, l'ambiguïté du genre. Et tout d'abord dans son lien à la chose sexuelle. Il serait vraiment trop simple de penser que la notion de genre, en appréhendant le sexe comme construction sociale, en réduit la puissance, ne serait-ce que parce qu'à cette déconstruction participe activement l'*orientation sexuelle* des individus. De même qu'il serait naïf de penser que cette divergence entre le sexe dit naturel et les identités de genre n'appartient pas à l'histoire générale de la différence sexuelle elle-même. Naïf de croire que la notion de genre, sous prétexte qu'elle remet en cause le caractère naturel de la différence sexuelle, ne serait pas un avatar parmi d'autres de l'odyssée de cette différence-là, en tant qu'elle parle à l'espèce humaine, qu'elle ne cesse de lui raconter, depuis les temps lointains, des histoires – extraordinaires – et qui au passage constituent notre espèce comme étant de ce fait composée de sujets parlants et de sujets sexués. D'ailleurs, comment jouerait-on avec le genre, s'il n'y avait pour nous gouverner le mouvement permanent – et qui a une histoire – d'une différence inaliénable ? D'une certaine façon, à travers l'agitation planétaire contemporaine autour du genre, à travers les disputes, les hashtags et les axiomatiques, c'est encore elle qui parle en nous.

Mais il y a une autre ambiguïté plus concrète du genre qui explique la seconde partie du titre : *Pensée du Neutre et théorie du genre*. En définissant le genre comme le dernier message idéologique de l'Occident, nous avons laissé en pointillé un qualificatif. Car, contrairement aux grandes inventions théoriques précédentes, qui, pour beaucoup, étaient européennes, le *gender* est bien une invention américaine attestant simultanément l'hybridation des cultures et pensées mondialisées et le caractère profondément national des discours qui les véhiculent. L'une des leçons que j'ai tirées de l'écriture de ce livre, c'est que c'était précisément en raison inverse d'une prétendue influence française de la si mal nommée *French Theory* que le discours des *gender* pouvait être également perçu comme l'expression la plus évidente de l'idéologie américaine. L'une des raisons pour lesquelles la plupart des citations venues des *gender studies* apparaissent en bilingue dans ce livre tient ainsi à ce qu'une part déterminante de leurs messages est indissociable de l'anglais, celui des États-Unis,

introduisant ce paradoxe supplémentaire – qu’il faudra résoudre – que c’est tout en maintenant une part d’intraduisible que les *gender* occupent les esprits, les institutions, les messages publicitaires, les communications savantes.

L’entreprise de ce livre consiste donc à démêler patiemment l’entrelacs des discours, des signifiants, des références qui font tenir debout cette notion si complexe de genre. Il m’a semblé pour cela essentiel de procéder tout d’abord à une forme de confrontation de l’aventure des *gender* à la bibliothèque française qui en avait constitué les conditions de possibilité, ce qu’on appellera dans un premier temps la Modernité, c’est-à-dire la génération qui, du milieu des années 1950 jusqu’au-delà des années 1980, a participé à l’aventure structuraliste et poststructuraliste, et ce qu’on appellera dans un second temps, de manière plus restreinte, la pensée du Neutre.

L’essentiel de notre réflexion sur le genre s’appuie sur l’œuvre de Judith Butler, même s’il est fait le plus possible référence à d’autres acteurs de cette histoire, comme John Money, Robert J. Stoller, Gayle Rubin, Esther Newton, Gayatri Spivak, Kaja Silverman, bell hooks..., avec quelques rares incursions dans le domaine français. Le choix de Judith Butler tient à la grande unité de son dispositif de pensée, mais aussi à ce qu’elle a introduit dans la question du genre des outils devenus depuis lors des clichés, des concepts *ready-made* ou passe-partout des *gender*, comme la performativité du genre, la resignification, l’*agency*... et qu’elle a dégagé les *gender* des poncifs de la tradition contestatrice des campus américains par une réflexion nouvelle sur le pouvoir et les processus de domination, permise par une adaptation des réflexions de Foucault au contexte américain. Enfin, les références permanentes de Butler au corpus théorique français en faisaient la partenaire idéale pour l’autre chemin que nous voulions emprunter, et aller ainsi le plus loin possible dans notre appréhension de l’aventure du genre.

C’est là que tout commence. Et que tout commence par un paradoxe fécond. Pourquoi Butler a-t-elle choisi de soutenir une pensée du genre essentiellement sociologique ou psychosociologique, nourrie de pragmatique et de philosophie analytique, par un imposant arsenal théorique profondément différent, si ce n’est antagoniste, et qu’on a appelé dans la France des années 1970 *la Théorie* ? Qu’a voulu dire

ce transfert culturel, théorique, qui fut aussi un transfert de signifiants, tant, avec Derrida, Lacan ou Deleuze, la *Théorie* avait promu une langue extrêmement singulière, baroque, puissante ? C'est donc cela qu'il fallait comprendre d'abord, car un transfert ne s'opère jamais sans dégâts, sans défiguration, sans pertes, ni sans raisons... Cet immense détour par l'Europe opéré par Butler pour construire son concept devait être pour nous non seulement l'occasion de suivre, comme une pérégrination pleine d'étapes déroutantes entre Berkeley et Paris, sa très singulière épopée intellectuelle, mais aussi de reconstituer l'histoire de cette *Théorie*, objet de ce transfert : opérer donc ce qu'on appelle en psychanalyse un contre-transfert. Et tout reprendre depuis le début, méthodiquement : Lacan, Althusser, Bourdieu, Derrida, Foucault... et même ceux dont elle ne parlait pas ou peu, Deleuze et Barthes, jusqu'à retrouver chez Sartre – le Sartre du grand dynamiteur du genre, Jean Genet – un autre de ces noms qui hantent silencieusement les chemins empruntés par Butler pour glaner des épis de pensée, sans compter Claude Lévi-Strauss puisqu'on découvrira, de tous côtés, l'importance de la question de l'inceste et de son interdit, dans la remise en cause de l'ordre des places sexuées sur quoi veille le patriarcat. Le lecteur l'aura compris, ce livre est tout autant l'histoire d'un concept américain (*gender*) qu'une microhistoire de la pensée française au travers des quelques noms qu'on a cités. C'est pourquoi c'est un livre si long. Il traverse deux continents et près de cinquante ans d'histoire.

Il s'est donc agi pour nous à la fois de clarifier le fond théorique extraordinairement bigarré de la pensée de Butler, et réciproquement d'ouvrir son histoire à une autre histoire, voire à une contre-histoire, et qui tente de répondre à la question : qu'ont fait les Modernes ?

C'est le second fil de ce livre. La pensée du Neutre. Ce qui, dans la Modernité, s'est spécifiquement investi dans une aventure très proche des *gender* et qui leur est très opposée, celle d'une déconstruction radicale du dispositif de la sexualité, sous la figure du Neutre. Car quel meilleur concept que celui du Neutre pour déjouer l'opposition du masculin et du féminin, qu'on l'appelle *degré zéro* avec Barthes, *extra-être* avec Deleuze, *différance* avec Derrida ?

Toute la deuxième partie, intitulée « Le sexe travesti », est constituée d'abord d'un (impossible) dialogue entre le *drag queen* butlérien

et le travesti barthésien ou deleuzien, puis d'une aventure particulière, celle, majeure, de Divine, la Divine de Butler, la Divine de Genet surtout, lue par Sartre, lue par Derrida, Divine que hante l'ombre déterminante de Lacan, lumineux penseur de ce qui associe et dissocie la « femme » et le travesti, et enfin de l'émergence d'une figure qu'on a appelée, au travers de Butler, le *travesti lesbien*. Se travestir est bien le premier geste d'où expérimenter le travail infini, ou plutôt jamais achevé, des duplicités du sexe comme simulacre, où il apparaîtra d'ailleurs que c'est bien parce qu'il est un simulacre – c'est-à-dire soumis aux lois les plus folles de la *représentation* – que la question du genre est une question pertinente. Le travesti, le corps ou le sexe travesti, sera donc l'occasion d'un face-à-face entre la pensée du Neutre et la théorie du genre.

Quelque chose ainsi dialogue et en même temps diverge entre la Modernité française et les *gender*. La troisième partie de ce livre prend le temps d'explorer pour elle-même la pensée du Neutre, c'est-à-dire essentiellement les grands corpus constitués par les œuvres de Barthes, Deleuze et Jacques Derrida, dans deux dimensions. Celle de leur propre inventivité théorique comme de leur dépendance ambiguë à l'égard de la pensée lacanienne, mais celle aussi de leur imaginaire, et qui justifie qu'on puisse parler à leur propos d'œuvres. Lacan, c'est donc le phallus, la castration, l'inceste, la loi, l'objet *a*, mais tous ces concepts extraordinairement puissants sont aussi des enjeux pour l'écriture, c'est-à-dire le travail d'une singularité qui vise à faire signe, un signe impliquant le corps sexué. Et ce qui distingue le mieux les Modernes des *gender*, et de Judith Butler en particulier, c'est que chez les premiers la pensée est avant tout *une écriture*. Mais ce n'est pas le seul décalage car, dans cette troisième partie intitulée « Le sujet du Neutre », on entrera de plain-pied dans ce qui désormais semble pour nos *sociétés de la peur* comme ce qu'il faut à tout prix conjurer : la perversion. Pourquoi la pensée du Neutre a-t-elle fait de la perversion la voie royale pour déconstruire les normes dominantes dans la question sexuelle ? Penser cette catégorie n'est pas seulement un travail d'historien des idées, mais un travail critique qui concerne notre présent et l'émergence d'une nouvelle morale dominante, qui émane – ultime paradoxe – de l'activisme LGBT dans ses plus récentes versions : surveiller et punir.

Si la généalogie qui noue la Modernité aux *gender* est si complexe, c'est qu'il y a eu en elle, dès le départ, la conscience aiguë de son historicité, c'est-à-dire l'impératif de ne jamais laisser son discours se figer en tradition ou, pour reprendre le mot de Foucault, l'impératif de se déprendre sans cesse d'elle-même. Cet impératif a été plus ou moins assumé par les Modernes, et certaines de leurs ruptures ont été parfois jouées comme des nuits du 4 Août : abandonner certains oripeaux pour mieux persévérer dans son être. Or, il m'a semblé que, parmi eux, un seul avait réellement pris au sérieux cette révocabilité inhérente à la Modernité, et qui avait été en quelque sorte le premier article du contrat qu'elle avait passé avec l'histoire, c'est Michel Foucault. C'est pourquoi j'ai intitulé la quatrième et dernière partie de ce livre : « Michel Foucault, le post-Européen. La loi, la norme, le genre ». Toute une partie donc pour explorer un acte de pensée très profond et qui prétend l'asseoir sur une rupture historique majeure : l'idée que nous passons ou sommes déjà passés d'une société fondée sur la Loi à une société de la norme. Tout est peut-être là, dans ce diagnostic dont l'ambiguïté tient à ce qu'il est également un désir et un impératif, un geste qui s'affiche comme une rupture violente avec ses contemporains, encore « trop européens », au sens de Nietzsche, prisonniers d'un anachronisme de structure, où la loi – la loi de la différence sexuelle – est demeurée leur gardienne intraitable derrière ses inévitables complaisances.

Ce jeu substitutif, apparemment très élémentaire, entre la loi et la norme, peut être alors vu comme l'acte qui rend concevable l'expansion illimitée des *gender*. Concevable seulement. Et c'est pourquoi c'est tout le dernier Foucault qui doit être longuement questionné, interrogé et exploré pour mieux comprendre ce qui se joue dans ce posteuropéisme foucauldien, et dans cette confrontation à la loi que la question sexuelle rend plus topique encore. Comprendre ce qu'il y a de nécessaire et ce qui y vient en surplus.

L'épilogue de ce livre raconte ce surplus. Les dernières pages s'ouvrent sur l'entreprise de liquidation minutieuse, méthodique et déterminée de Foucault par Judith Butler, autour du cas d'Herculine Barbin, le cas d'un hermaphrodite. C'est le point de départ d'une réflexion finale sur les *gender*, et sur Butler. En voulant rendre Foucault obsolète par rapport à sa propre pensée, Butler parachève ainsi

son long détour par l'Europe, cette Europe qui a fini par venir à elle. Que l'écueil où Butler place l'héritage de Foucault soit l'hermaphrodite porte d'autant plus à conséquence qu'avec cette ultime figure s'ouvre un questionnement nouveau et dont la pierre d'achoppement était l'angle mort et persistant de l'hermaphrodite foucaldien : on l'appelle le transsexuel, le transgenre, ou plus justement le *trans*, devenu la nouvelle figure controversée mais apparemment indépassable des LGBT+.

Quelque chose s'interrompt, comme chaque fois qu'une pensée voit, dans le *nouveau* auquel elle aspirait follement, revenir le spectre de ce qu'elle avait cru conjurer. Le spectre du « vrai sexe », le spectre de cette dispute entre sexe et vérité, dispute entre sexe comme organe et sexe comme identité, comme image et comme réel, que le phénomène *trans* ressuscite.

C'est ainsi que le sexe fait retour aujourd'hui sous la forme d'un spectre, il est même le spectre le plus insistant de notre humanité contemporaine, suscitant les vocations des nouveaux Hamlet, dont le *to be or not to be* prend la forme d'une imprévisible et légitime antienne planétaire : de quel sexe suis-je ? *That is the question.*

PREMIÈRE PARTIE

Le Neutre / le genre : une question de méthode

Ordre symbolique et champ social

Le « genre » : Barthes, Lacan, Butler

Le concept de *genre*, tel qu'on le connaît aujourd'hui depuis les travaux de Judith Butler qui l'ont popularisé dans les années 1990, apparaît assez tôt déjà dans les écrits de Roland Barthes. Par exemple, avec le titre du premier article consacré en 1967 à *Sarrasine* de Balzac, « Masculin, féminin, neutre¹ », où les identités sexuelles sont requalifiées en termes de genre, et où le Neutre est un espace de dérèglement du paradigme institutionnel des sexes : ce que Barthes appelle la « dyade biologique² » dans le cours sur *Sarrasine* qu'il donne cette même année. Ce récit, qui a pour personnage principal la Zambinella, castrat du XVIII^e siècle, diva de l'opéra italien alors sous la coupe du Vatican, est ainsi l'un des premiers volumes de la bibliothèque où commence l'aventure moderne du genre.

C'est d'ailleurs dans ce même cours que Barthes emploie le terme de « genre » dans un sens très proche de celui que l'on connaît aujourd'hui, par exemple, lors de la séance du 10 janvier 1969, où il dit : « On dénote sans cesse le caractère *fuyant, excentrique* de Zambinella par rapport au *genre* "homme" [...] La castration *trouble*, dément la classification sexuelle homme/femme³. »

1. Roland Barthes, *Œuvres complètes* [abrégé en OC pour la suite], t. V : 1977-1980, Paris, Seuil, 2002, p. 1027-1043.

2. Roland Barthes, « *Sarrasine* » de Balzac. *Séminaires à l'École pratique des hautes études (1967-1968 et 1968-1969)*, Paris, Seuil, coll. « Traces écrites », 2011, p. 195. Derrida reprendra ce mot de « dyade », terme pythagoricien qui nomme le « deux », pour désigner la *mauvaise* dualité sexuelle, dans les années 1980, dans sa série des *Geschlecht* (par exemple *Geschlecht III*, Paris, Seuil, 2018).

3. *Ibid.*, p. 422. Je souligne.

Le titre du plus célèbre des livres de Judith Butler – *Trouble dans le genre* (*Gender Trouble*)¹ – apparaît ainsi littéralement, vingt ans à l’avance, paraphrasé dans la dernière phrase du commentaire de Barthes : « La castration *trouble*, dément la classification sexuelle homme/femme ». Cette fonction active du « trouble » introduit par la castration est également présente dans *S/Z* (1970) qui promeut la Zambinella comme héros du Neutre. C’est avec ce personnage conceptuel, le *castrat*, le castrat-chanteur, que Barthes théorise l’effacement du modèle biologique des sexes au profit d’une autre appréhension de la différence sexuelle, à savoir sa structure symbolique, et confère à la *castration* une puissance contagieuse de dissémination des identités sexuées. Ainsi, directement ou non, le terme de « genre », de « trouble dans le genre », comme questionnement des identités sexuelles, biologiques, historiques, culturelles, sociales, symboliques, émerge en France dès le milieu des années 1960. Il est introduit par la pensée du Neutre prise dans une thématique de la castration, récurrente à ce moment-là, tant dans les écrits de Barthes que dans ceux de Gilles Deleuze, selon un rapport retors à la théorie lacanienne comme ce sera le cas un peu plus tard avec Jacques Derrida.

Pour autant, cette émergence ne vaut pas pour anticipation, et il serait imprudent de déduire de la présence du mot « genre » dans le corpus moderne que la pensée du Neutre serait annonciatrice des *gender*, du discours *queer*, ou du mouvement LGBT. Il y a bien *deux* troubles dans le genre. Si, avec Butler, le trouble se déploie dans le champ des interactions sociales à partir des espaces sociaux minoritaires, si elle fait du concept de genre une notion « dérivée de la sociologie² », chez Barthes ce trouble se produit à partir de l’ordre des représentations symboliques des sexes. « La castration apporte

1. Judith Butler, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2006 – traduction par Cynthia Kraus de *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1999.

2. Judith Butler, *Défaire le genre*, Paris, Éd. Amsterdam, 2016, p. 74 – traduction par Maxime Cervulle de *Undoing Gender*, New York, Routledge, 2004, p. 47, « Thus, the concept of gender derived as it is from sociological discourse, is foreign to the discourse on sexual difference that emerges from the lacanian and post-lacanian framework ».

le trouble¹ », va répéter Barthes dans *S/Z* : elle instaure une migration en spirale du masculin, du féminin et du neutre, et cela dans le seul espace homogène « à l'intérieur duquel personne ne ment² » : l'ordre symbolique.

Les mitoyennetés conceptuelles d'une époque à l'autre dissimulent des discontinuités. Il faut rester fidèle à la notion de « coupure épistémologique » empruntée par Louis Althusser à Bachelard et reprise à sa manière par Michel Foucault, notamment dans *Les Mots et les choses*. Nous serons moins attentifs aux apparentes contiguités des discours – comme la vulgate contemporaine sur la *French Theory* nous y incite depuis une trentaine d'années – qu'à la généalogie mouvementée qui construit et déconstruit sans cesse l'histoire des idées. Ce qui sépare Barthes et Butler dans leur usage du mot « genre » ne tient pas seulement à une différence épistémologique (symbolique/*socius*), mais aussi à ce que le terme de « genre » n'apparaît jamais chez Barthes comme un signifiant théorique majeur, c'est-à-dire ne remplit jamais chez lui une fonction de repère ou de diviseur. Fonction que le terme de *gender* assume au contraire de façon évidente chez Butler au point de servir d'étendard conceptuel derrière lequel aujourd'hui on se rassemble ou on s'oppose³. La catégorie du *genre* illustre spectaculairement la fonction décisive du *signifiant* dans l'espace du savoir, c'est-à-dire le fait qu'une notion ne devient heuristique – outil décisif de compréhension – que lorsqu'elle s'extrait de la chaîne des mots, du flux lexical que charrient les langues, et prend la fonction d'un sceau. La notion accède à un sens qui dépasse de très loin la signification qu'on lui attribuait jusque-là, au point même d'être fétichisée, de devenir mot de passe, objet d'une fascination collective, mot talismanique.

1. Barthes, *S/Z*, in *OC*, t. III : 1968-1971, p. 180 (« XXXI. La réplique troublée »).

2. *Ibid.*

3. Cette fonction agglutinante du mot « trouble » tient parfois au zèle des traducteurs de Butler. Ainsi lit-on, sous sa plume française, que Butler prône « ce que Foucault a nommé “une politique du trouble” », alors qu'en réalité il s'agit de « *what Foucault termed “a politics of discomfort”* » (respectivement dans *Le Pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*, traduit en français par Charlotte Nordmann, Paris, Éd. Amsterdam, 2017, p. 234, et dans la version originale, *Excitable Speech : A Politics of the Performative*, New York, Routledge, 1997, p. 161).

Quelques années après Barthes, Lacan lui aussi rencontre le mot « genre », et, de plus, dans sa forme originale, *gender* – terme auquel il fait allusion dans une séance de son séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, le 20 janvier 1971 –, via le psychiatre américain Robert J. Stoller (1924-1991), auteur du livre au titre emblématique *Sex and Gender*, paru en 1968¹ et qui traite du transsexualisme. Lacan en fait l'éloge pour la description des cas de trouble de l'identité sexuelle mais lui reproche de ne pas penser cette question au travers de la notion de *forclusion*, celle du nom du père, et donc de la psychose. Ce qui est frappant alors, c'est de voir Lacan utiliser l'expression « identité de genre² » mais sans rien en faire, sans s'intéresser à l'opposition extrêmement éclairante qu'il a sous les yeux (*sex/gender*) comme paradigme désignant un fait anthropologique majeur qui hante l'humanité depuis son origine, à savoir la divergence entre les attributs anatomiques, les marques morphologiques principales ou secondaires du sexe et les identifications symboliques équivoques, contradictoires des rites sociaux. Cette indifférence de Lacan à l'égard de la fonction du *mot* genre, qui n'obère pourtant en rien l'extrême audace qu'on lui verra sur cette question, permet en retour de percevoir cette puissance spécificatrice du signifiant dans l'espace de la théorie pour peu qu'il soit porté par un sujet et entendu comme tel par une communauté. Il faut observer alors que Lacan n'a pas à cette occasion suivi sa propre maxime : « C'est qu'à une vérité nouvelle, on ne peut se contenter de faire sa place, car c'est de prendre notre place en elle qu'il s'agit³. » Si Lacan et Barthes ont fait sa place à la notion de *genre*, à l'évidence ils n'ont pas pris place en elle.

Si les travaux de Stoller sont en dissidence à l'égard de Freud, ils demeurent néanmoins dans une perspective classique où l'absence de père peut conduire un jeune garçon à se féminiser, et établissent simplement la plasticité extrême des identités sexuelles. En cela Stol-

1. Robert J. Stoller, *Sex and Gender*, New York, Science House, 1968.

2. Jacques Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant. Séminaire (1971), livre XVIII*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, coll. « Le Champ freudien », 2006, p. 31.

3. Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » [1957], in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 521.

ler n'est pas non plus butlérien. Et comme le remarque ironiquement l'une des pionnières de la question, Esther Newton : « *Despite his title, Stoller's subject is not gender*¹. » Stoller n'est à ses yeux qu'un « libéral », étranger au constructionnisme social (*social constructionism*) qu'elle revendique pour elle-même. On voit en tout cas que le signifiant *genre* a eu beaucoup d'usages préfigurateurs. Par exemple, avant Stoller ou Esther Newton, John Money, qui l'a introduit dans sa thèse sur l'hermaphrodisme en 1952, et qui sera sans doute le premier à parler de *gender role* (rôle de genre) et à substituer à la notion de préférence sexuelle celle d'orientation sexuelle (*sexual orientation*)².

Par-delà ce que la pensée du Neutre et la théorie du genre pourraient partager, il nous faut prêter davantage attention à ce qui détruit les héritages, les filiations, à ce qui défait toute lecture *patriarcale* de la pensée – ces paternités, ces parentés, ces héritages factices –, et délaisser les trop hâtives synthèses. Ainsi, si la pensée du Neutre (Barthes, Blanchot, Deleuze, Derrida) a eu pour matériau essentiel la puissance transgressive de la littérature – lieu peut-être essentiel à la possibilité même de penser le genre –, et si la théorie du genre s'est beaucoup développée dans le champ des études littéraires aux États-Unis, il nous semble, par-delà cette apparente proximité, qu'il faut être davantage sensible à la distance que Butler affecte à l'égard du champ littéraire comme *champ esthétique*³. Distance qu'ont précédée la position d'éloignement radical adoptée par Michel Foucault au début des années 1970, ou le reproche qu'adresse par exemple Gayle Rubin à Deleuze d'avoir cru pouvoir penser le masochisme à partir d'un roman, *La Vénus à la fourrure*⁴. On connaît le

1. « Malgré son titre, la question de Stoller n'est pas celle du genre », in Esther Newton, « Closing the Gender Gap », *The Women's Review of Books*, vol. 4, n° 1, octobre 1986, p. 16. Butler fait allusion à Stoller dans *Trouble dans le genre* (*op. cit.*) à propos de son expression de « noyau dur du genre [*gender core*] » (p. 95).

2. John Money (1921-2006), professeur de psychologie à l'université Johns Hopkins, fonda la Gender Identity Clinic, où il travailla sur de nombreux cas de réassignation de genre. Butler parle de lui dans *Défaire le genre*, *op. cit.*, chap. III : « Rendre justice à David ».

3. Voir par exemple sa critique de Monique Wittig autour du « langage littéraire » dans *Trouble dans le genre*, *op. cit.*, p. 234-236.

4. Gayle Rubin, l'une des pionnières des *gender*, dit, moqueuse, dans son dialogue avec Butler : « *But what are the sadism and masochism of which he speaks ?*

discrédit dans lequel la littérature et les arts sont tenus par la mouvance LGBT ou *queer* car considérés comme élitistes, œuvres le plus souvent d'hommes blancs aisés et souscrivant, y compris dans leurs transgressions, au discours de la domination. Discrédit qui explique la violence dont fait l'objet aujourd'hui la figure de l'artiste, qu'il se nomme Antonioni, Mapplethorpe ou Balthus, dans la mesure où l'esthétisation des déviances comme « l'approche libertaire du sexe [sont] oubliuse[s] des effets de domination [et] condui[sent] presque mécaniquement à la défense des dominants¹ ».

Judith Butler met d'ailleurs en évidence l'ambiguïté de sa propre démarche, vue comme européenne aux États-Unis et comme américaine en Europe. Mais il y a plus significatif encore puisque Butler désigne clairement la *French Theory*, où *Trouble dans le genre* prend racine, comme un espace de pensée qui n'a de français que le nom et qui est en réalité « une drôle de construction américaine [*a curious American construction*]² » : aveu ironique d'une sorte de *hold-up* où l'apparente conquête des campus américains, dont certains penseurs français ont pu naïvement s'enorgueillir, ressemble à toutes les conquêtes : un suicide médiatisé où le conquérant devient le conquis comme le « voleur-volé » dont parle Hegel si profondément à propos de l'intellectuel et de ses manigances dans *La Phénoménologie de l'esprit*³. Butler souligne cruellement ce jeu circulaire dans sa préface de 1999 à un moment où son livre n'est toujours pas traduit en France alors qu'il a déjà conquis l'Europe : « Il paraîtra en France – si cela finit par se faire – bien plus tard que dans d'autres pays. Je le dis pour souligner combien l'apparent francocentrisme du livre le met à bonne distance [*significant distance*] de la France et de la théorie qui se pratique en France [*from the life of theory in France*]⁴. » Cette rivalité franco-américaine est à la fois affir-

Are they literary genres ? » (« Sexual Traffic », *Differences : A Journal of Feminist Cultural Studies*, 1994, p. 93).

1. Isabelle Alfonsi, *Pour une esthétique de l'émancipation. Construire les lignées d'un art queer*, Paris, Éd. B42, coll. « Culture », 2019, citée in *En attendant Nadeau*, 14 janvier 2020.

2. Butler, *Trouble dans le genre*, *op. cit.*, p. 29, et *Gender Trouble*, *op. cit.*, p. x.

3. Alexandre Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel* [1947], Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1979, p. 93-94.

4. Butler, *Trouble dans le genre*, *op. cit.*, p. 29.

mée et masquée dans l'œuvre de Butler et nous aurons à en mesurer l'importance politique, culturelle, théorique, et réciproquement du côté des Modernes. Et tout au long de ce livre, il y aura en filigrane une interrogation permanente sur le statut *théorique* de la « théorie du genre », par exemple avec Gayle Rubin¹, qui se dénie régulièrement à elle-même le titre de « théorie », préférant parler d'études (*studies*) : *gender studies*, jalon d'une liste interminable de *studies* : depuis les *porn studies* jusqu'aux *disability studies*. Derrida a bien pointé en quoi ce terme de *theory* dans les campus des États-Unis désigne « un artefact purement nord-américain » dont la pluralisation (*studies*) signale aussi une « stratégie du *free market* et du pluralisme libéral² » : rien à voir donc avec la *Théorie*, mot fétiche des Modernes. Ceux-ci, malgré la pluralité des formes, n'ont cessé, d'Althusser à Lacan, de se référer à une ambition proprement théorique prise, avec et malgré Marx ou Freud, dans la grande tradition qui, de Descartes à Husserl, a porté en Europe l'idée spéculative à son plus haut degré : l'idée d'une attitude humaine spécifique en tant qu'elle porte sur le monde un regard théorique qui est simultanément une stylistique de la vie, pour reprendre l'expression de Foucault³.

Formalisme/sociologisme/romantisme

Les *gender* émergent véritablement dans le champ de la pensée à la fin des années 1980 ou au tout début des années 1990, et se déploient pendant cette décennie qui clôt le règne de la Modernité française dans de confuses reprises de témoin dont Michel Foucault, Jacques Derrida ou Pierre Bourdieu ont pu passer pour les relais plus ou moins volontaires. Le point de différenciation le plus significa-

1. Gayle Rubin oppose les « *gay and lesbian studies* » aux « *pretty grandiose generalizations* » de « la Théorie » (« *the theory* »), in « *Sexual Traffic* », art. cit., p. 88.

2. Jacques Derrida, « *Some Statements and Truisms about Neologisms, Newisms, Postisms, Parasitisms, and Other Small Seisms* » [1987], in *Derrida d'ici, Derrida de là*, Paris, Galilée, 2009, p. 230-232.

3. Cette notion est notamment développée dans le dernier cours de Michel Foucault au Collège de France, *Le Courage de la vérité* [1983-1984], Paris, Gallimard/Seuil, coll. « Hautes études », 2009, p. 151-152 ou 171-172.

tif relève de la sévère critique du *formalisme* des Modernes. La théorie du genre n'est pas un formalisme, la pensée du Neutre, elle, au contraire, a trouvé dans le formalisme structural un langage qui a pu l'extraire de l'espèce de brume métaphysique qui fut son espace d'origine, au milieu et à la fin des années 1940 et au début des années 1950 : Camus, le tout premier Blanchot, Bataille, Beckett... Par-delà la pensée du Neutre qu'elle ignore, Butler applique ce reproche à ce qu'elle appelle le « poststructuralisme » : « À bien des égards, le poststructuralisme apparaît comme un formalisme qui se désintéresse du contexte social et de tout objectif politique¹. » Cette critique a pris parfois des formes injustes lorsqu'elle impute aux « structuralistes » d'être responsables de la résistance au mariage pour tous, voire à l'égard du métissage², violence purement polémique puisque Judith Butler elle-même s'était précédemment prononcée contre le *mariage gay*, il est vrai sur un autre plan, en considérant que ceux qui le soutenaient promouvaient aussi « une norme qui menace de rendre illégitimes et abjects [*illegitimate and abject*] les arrangements sexuels qui ne se conforment pas à la norme du mariage sous sa forme existante ou révisée³ ». Elle développera une critique en règle du mariage gay et lesbien en mettant en évidence que l'élargissement aux minorités des institutions comme celle du mariage ne peut que renforcer ces institutions, étendre la mainmise de l'État sur « la régulation du comportement sexuel des hommes », pousser ceux qui ont obtenu la bénédiction de l'État à s'identifier avec l'État lui-même⁴, et sa

1. Butler, *Trouble dans le genre*, *op. cit.*, p. 27, et *Gender Trouble*, *op. cit.*, p. ix, « *if in some of its guises, poststructuralism appears as a formalism, aloof from questions of social context and political aim* ».

2. Judith Butler (entretiens avec), *Humain, inhumain. Le travail critique des normes*, Paris, Éd. Amsterdam, 2005, p. 134. Par « structuralistes », Butler fait référence à Françoise Héritier, mais aussi au lacanisme puisque Jacques-Alain Miller est assimilé à Héritier dans une autre intervention sur cette question (Judith Butler, Ernesto Laclau et Slavoj Žižek, *Après l'émancipation. Trois voix pour penser la gauche*, Paris, Seuil, 2017, p. 186).

3. Butler, *Défaire le genre*, *op. cit.*, p. 16, et *Undoing Gender*, *op. cit.*, p. 5. Le développement qui suit est très clair, tout en réprouvant le refus homophobe du mariage gay et lesbien, elle conteste les normes du mariage en tant que celles-ci rendent « illisibles et non viables [*illegible and unviable*] les efforts pour établir des liens de parenté qui ne soient pas fondés sur un lien marital » (*ibid.*).

4. Butler, Laclau et Žižek, *Après l'émancipation*, *op. cit.*, p. 220-222.

critique du mariage pour tous s'inscrit dans le cœur doctrinal de la théorie du genre en affirmant qu'il n'est pas nécessaire d'« occuper la norme dominante pour produire une subversion interne de ses termes [*occupy the dominant norm in order to produce internal subversion of its terms*]¹ ».

De fait, l'antiformalisme des *gender* n'a rien d'anecdotique. C'est une critique déjà présente dans les années 1950 et 1960, qui renoue donc avec le grief originaire adressé à la Modernité. Ce blâme fait aux Modernes – entendons ici la génération qui a participé de près ou de loin au périple structural et poststructural – appartient de part en part à leur histoire : c'est un reproche émanant tant de l'intelligentsia communiste stalinienne ou poststalinienne que de la sphère sartrienne de cette période. Cette critique associait déjà le formalisme à une pensée conservatrice, nourrie par les polémiques de cette période jusqu'aux offensives antistrukturalistes réanimées de manière symptomatique en Mai 68, et dont l'illustration la plus célèbre fut le slogan si souvent cité « Les structures ne descendent pas dans la rue »². D'ailleurs, l'exemple de Claude Lévi-Strauss, véritable inventeur de la révolution structurale en France, qui, tout en plaçant ses premiers travaux sous l'influence de Marx et de Rousseau, fut un réactionnaire exemplaire comme l'a bien noté Butler³, pourrait valider ces griefs. Du moins en apparence, car n'est-ce pas tout le génie des Modernes

1. *Ibid.*, p. 222. Judith Butler, Ernesto Laclau et Slavoj Žižek, *Contingency, Hegemony, Universality : Contemporary Dialogues to the Left*, New York, Verso, 2000, p. 177. Elle ajoute : « Parfois il est important de refuser ses termes, de les laisser dépérir, de le priver de leur force en cessant de les nourrir. »

2. On connaît à ce propos la réponse de Lacan : « Je ne considère pas qu'il soit d'aucune façon légitime d'avoir écrit que les structures ne descendent pas dans la rue, parce que, s'il y a quelque chose que démontrent les événements de Mai, c'est précisément la descente dans la rue des structures. Le fait qu'on l'écrive à la place même où s'est opérée cette descente dans la rue ne prouve rien d'autre que, simplement, ce qui est très souvent, et même le plus souvent, interne à ce qu'on appelle l'acte, c'est qu'il se méconnaît lui-même » (*Bulletin de la Société française de philosophie*, 1969, n° 3, p. 104). Intervention de Jacques Lacan à la suite de l'exposé de Michel Foucault « Qu'est-ce qu'un auteur ? », débat avec Lucien Goldmann, Jacques Lacan, Jean Wahl, etc. (Voir Michel Foucault, *Dits et écrits* [abrégé en *DE* pour la suite], t. I : 1954-1975, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, p. 848-849.)

3. Les lois de la parenté établies par Lévi-Strauss sont pour Butler la marque de son conservatisme. Voir Butler et Rubin, « Sexual Traffic », art. cit., p. 86.

d'avoir réussi à reconfigurer un paradigme potentiellement conservateur, comme celui de « structure », en une entreprise de subversion considérable ?

Judith Butler, elle, a parfois nuancé sa critique à l'égard du formalisme moderne, en le sauvant partiellement de l'impasse historique où son déficit politique avait pu le conduire. Et cela à l'aide d'une re-politisation par les *cultural studies* ou des études postcoloniales, au travers de sa *traduction* culturelle (*cultural translation*)¹ épargnant la *French Theory*. La critique du formalisme de la Modernité prend plus de virulence lorsqu'elle est reprise par le discours *queer* français, moins conciliateur que celui de Judith Butler, et plus au fait des détails de la microhistoire hexagonale, comme c'est le cas, par exemple, des interventions de Sam (Marie-Hélène) Bourcier². Son propos est une violente et intéressante entreprise de déconstruction de la Modernité française assimilée à un discours élitiste, esthétisant, véhiculant, *via* Lacan, Barthes ou Deleuze, des topos *romantiques*, machistes et essentialisants³. La violence du propos de Sam (Marie-Hélène) Bourcier clarifie bien des choses, elle met au jour l'opposition massive entre les Modernes et les *gender*, même si c'est au prix de simplifications hâtives, par exemple dans sa valorisation trop étroitement militante des « cultures subordonnées⁴ », y compris celles des magazines féminins ou pour jeunes adolescentes⁵, oubliant qu'au cœur de l'entreprise sémiologique il y eut la constitution, dans les années 1960, du concept de culture de masse au détriment précisément de ce qu'il est convenu d'appeler la culture élitiste⁶.

1. Butler, *Trouble dans le genre*, *op. cit.*, p. 27, et *Gender Trouble*, *op. cit.*, p. VIII-IX.

2. Les premiers livres de Sam Bourcier ont été signés Marie-Hélène Bourcier, qui donc a changé son prénom. Nous maintenons de ce fait les deux prénoms comme le fait l'*Encyclopédie critique du genre* (Paris, La Découverte, 2016), par exemple p. 533.

3. Sam (M.-H.) Bourcier, *Queer Zones 3. Identités, cultures et politiques*, Paris, Éd. Amsterdam, 2011. Voir notamment le premier chapitre, « Modernismes et féminismes », plus précisément les pages 31 à 70.

4. *Ibid.*, p. 71 *et sq.*

5. *Ibid.*, p. 66-70.

6. Voir par exemple, chez Roland Barthes, son *Introduction à l'analyse structurale des récits* (1966) qui convoque indifféremment James Bond et Flaubert, ou les *Mythologies* qui traitent du catch, de la DS, des magazines féminins ou de la

Que l'aventure structuraliste à laquelle ont participé chacun à sa manière Deleuze, Lacan, Barthes, Althusser, et le premier Foucault, ait été un « romantisme » a quelque chose au premier abord d'ironiquement paradoxal. Ce sera, en tout cas, l'un des enjeux de ce livre d'interroger cette accusation de « romantisme » que même le dernier Foucault subira de manière posthume de la part de Judith Butler : « En réalité, [Michel Foucault] semble avoir une vision romantique de son monde [celui de l'hermaphrodite Herculine Barbin] », écrit-elle, parlant même de « l'appropriation romantique » par Foucault du texte de l'hermaphrodite¹. Mais c'est aussi Lacan qui se voit taxé de romantisme du fait de l'importance donnée à la fonction du Symbolique et de la Loi, dans une dimension qui rejoint une forme d'impossible : « Mais il semble bien y avoir dans le récit lacanien un enjolivement *romantique*, ou même une idéalisation religieuse de "l'échec", de l'humilité et de la limitation *avant* la Loi, qui rend ce récit idéologiquement suspect². »

Il faudra alors comprendre ce que cache et désigne cette appellation « infamante », et de quoi elle est le synonyme : un nihilisme européen tout simplement ? À moins que cette question du « romantisme » français projetée par Butler sur les théoriciens français ne soit une obsession américaine comme l'attestent tant d'écrits d'intellectuels américains, par exemple Stanley Cavell dans *Qu'est-ce que la philosophie américaine ?* où le mot revient sans cesse comme une clef historique ou un fruit défendu. Le caractère récurrent, oblique, totalisant, du stigmaté désigne bien ce que nous avons commencé d'esquisser, à savoir la violence de l'altérité culturelle.

publicité pour la lessive ; ou encore chez Deleuze, plus tardivement, l'introduction de la notion de la « pop philosophie ».

1. Butler, *Trouble dans le genre*, op. cit., p. 200.

2. *Ibid.*, p. 145. « *But there does seem to be a romanticization or, indeed, a religious idealization of failure, humility and limitation before the Law, which makes the Lacanian narrative ideologically suspect* » (Butler, *Gender Trouble*, op. cit., p. 72). Ailleurs, à propos de Lacan, elle parle de « certaines idées romantiques de l'inconscient » : Judith Butler, *La Vie psychique du pouvoir*, traduit de l'anglais par Brice Matthieussent, Paris, Léo Scheer, coll. « Non & Non », 2002, p. 140. On retrouve le même reproche adressé à l'ensemble de la Modernité chez Sam (M.-H.) Bourcier dans *Queer Zone 3* (op. cit.) : « Comme Sade, l'artiste moderniste fait évidemment fi de tout contrat, magnifiant cette position anarcho-individualiste romantique » (p. 51).

Neutre et « neutral »

Pour illustrer très concrètement ce différend, on remarquera que si le « neutre » (le *neutral*) est présent dans le lexique *queer*, c'est à une tout autre place que dans la pensée du Neutre. Dans la pensée du Neutre, l'opposition masculin/féminin est suspendue par le Neutre, et celui-ci intervient comme un terme tiers qui est donc un *opérateur*. Le Neutre est ce qui ouvre, à l'intérieur d'une structure binaire, un espace supplémentaire d'où annuler l'opposition qui la constitue, par exemple celle du masculin et du féminin, c'est-à-dire la différence sexuelle. Chez les *gender*, la binarité masculin/féminin est rejetée à partir d'une prolifération en principe sans limites des possibilités de genres dans laquelle le « neutral » n'est qu'un cas parmi d'autres. Le terme *neutral* n'apparaît qu'en addition au flot d'assignations dont ce discours est friand, à commencer par la suite LGBTQI... (lesbienne, gay, bi, trans, queer, intersexe...) : le genre « neutral » s'ajoute aux autres, réalisant ainsi le programme d'extension maximale du « spectre des genres [*gender spectrum*] ¹ », de contestation des limites et bons usages du genre², d'ouverture du champ des possibles en matière de genre³... Le *neutral* est un terme qui, comme les autres, augmente les multiplicités, et permet à ce qui est exclu par la norme hétérosexuelle d'accéder à une visibilité, un nom et une légitimité⁴. Cette extension du spectre des genres ouvre à une déconstruction globale des identités sexuées grandissant de manière exponentielle à partir de dynamiques nouvelles, aléatoires et ouvertes issues des corps et de leurs pratiques. Mais pour autant le *neutral*, alors, ne fait donc que s'ajouter, par sa première lettre « N », à la série LGBTQI... Dans la plupart des contestations des normes sexuées qui organisent la vie sociale, que ce soit par la répartition genrée de l'usage des toilettes publiques ou bien sur le plan de l'état civil, il s'agit d'ajouter une troisième (ou parfois quatrième, cinquième)

1. Bourcier, *Queer Zone 3*, *op. cit.*, p. 73.

2. Butler, *Trouble dans le genre*, *op. cit.*, p. 26.

3. *Ibid.*, et *Gender Trouble*, *op. cit.*, « *to open up the field of possibility for gender* » (p. viii).

4. *Ibid.*, p. 47.

nomination (*unisex, all-gender, gender neutral, questioning, asexual, pansexual*) aux catégories existantes.

Pour le Neutre, le sens – c'est-à-dire en fait le *sens commun* – naît des oppositions linguistiques de type binaire, dont l'opposition masculin/féminin est une illustration exemplaire, et c'est dans le langage et du langage même que la pensée du Neutre vise alors à obtenir un hors-sens, une exemption du sens (Barthes) ou une autre logique du sens (Deleuze), un désœuvrement (Blanchot), une *différance* (Derrida) : une forme de vide, tout à l'inverse de la prolifération verbale qui agite le discours LGBT. Le Neutre permet d'atteindre à une sorte de *silence du genre*. Le Neutre, c'est donc ce degré zéro du sens où un signe – un signe neutre – marque une absence, un défaut essentiel, une *carence*, en se définissant comme étant *ni masculin ni féminin*, ni l'un ni l'autre, *neuter*, selon son étymologie latine. C'est l'occasion de remarquer que, quels que soient leurs rapports ambigus à l'égard du structuralisme, tous les Modernes ont intériorisé à un moment décisif la structure binaire du signe linguistique, mais en s'imposant d'y ajouter l'écart, le supplément qui détient la possibilité d'un vide dérégulant la binarité : c'est « le degré zéro » emprunté par Barthes au linguiste danois Viggo Brøndal, c'est le signifiant flottant découvert un peu plus tard par Deleuze et Derrida chez Claude Lévi-Strauss.

Le Neutre ainsi, au contraire du *neutral*, ne peut s'ajouter à d'autres particularismes, comme une minorité s'ajoute à d'autres minorités, puisqu'il les abolit tous et toutes. L'activisme nominatif des LGBT contraste ainsi violemment avec le silence du Neutre tel qu'ont tenté de l'inventer dans une forme d'utopie politique et spéculative Maurice Blanchot, Roland Barthes ou Gilles Deleuze. Il s'agit de parvenir, comme l'explique ce dernier, à des formes d'expression « presque impossibles », comme la dénégation, dénégation perverse, la suspension du sens (l'*époque*), la parole du bègue, le geste du gaucher, une forme d'aphasie, une sorte de point zéro de l'expression¹, une suspension de « la structure attributive du langage² »... Il ne s'agit jamais d'aspirer à une extension du paradigme masculin/féminin par la pro-

1. Toutes ces formules apparaissent dans *Logique du sens*, de Gilles Deleuze (Paris, Minuit, 1969).

2. Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 567.

lification des noms, mais d'accéder précisément à l'absence de la nomination¹ et d'une certaine façon à un *Innommable*. Tout l'effort du Neutre est de lever la barre qui sépare et oppose le masculin du féminin, de suspendre le « trait séparateur² ».

Le rôle structural du Neutre, déjouant la dualité paradigmatique qui est au cœur du langage, n'est pas seulement barthésien comme la formule du « degré zéro » peut le faire penser. Il est tout aussi deleuzien comme cela apparaît dans *Logique du sens*³, ou blanchotien et même derridien. On mesure là l'ampleur du projet déconstructeur que le formalisme est en mesure de déployer à travers un outil comme la structure et l'ordre symbolique qu'elle fonde, par opposition au sociologisme qui imprègne la théorie du genre.

Pourtant, avec Butler, le concept de *genre* n'est pas une notion simplement pragmatique, c'est aussi une catégorie dialectique. Le genre ne remplace pas la notion de *sexe* comme son simple substitut – le social prenant le relais du biologique – car, si c'était le cas, il ne modifierait en rien le fonctionnement normatif de la société et des assignations identitaires. Le *genre* s'inscrit dans une dynamique singulière, puisque, quoique le corps soit « généré » par une assignation sociale, il ne cesse de s'ouvrir à d'autres possibles à partir de ses pratiques sexuelles ou asexuelles. Le *genre*, ainsi déconstruit, remet en cause ce que Butler appelle des « inférences triviales [*plain inferences*] ». C'est essentiellement à partir des travaux d'Esther Newton que Butler met en évidence les écarts entre les identités érotiques, les rôles érotiques et les actes érotiques, permettant de corriger les stéréotypes de genre. Cette stylisation – terme emprunté au dernier Foucault – a pu elle-même être mise en question par les problèmes que soulève le concept d'*orientation sexuelle* : le risque d'une fixité, d'une réification, empêchant ainsi cette « fluidification » extrême des

1. Voir l'insistance de Deleuze à donner l'*infinitif* comme mode du Neutre par opposition au substantif (*Logique du sens*, *op. cit.*, 26^e série, « Du langage ») ou encore ce propos : « Du vert comme couleur sensible ou qualité, nous distinguons le "verdoyer" comme couleur noématique ou attribut » (*ibid.*, p. 33).

2. Barthes, *S/Z*, in *OC*, t. III, p. 299.

3. Deleuze, *Logique du sens*, *op. cit.*, 8^e série, « De la structure », p. 63-66. Le degré zéro renvoie aussi chez Deleuze au mot *mana* (Mauss et Lévi-Strauss), à l'idée d'un signifiant sans signifié ou encore au Neutre de l'*aliquid* (le quelque chose) emprunté à Blanchot (*L'Entretien infini*, *op. cit.*, p. 439-449).

identités vers laquelle les *gender studies* sont tournées. La notion d'orientation sexuelle est finalement sauvée par Butler de ces critiques, formulées notamment par l'intellectuelle et activiste bell hooks dans son livre majeur *From Margin to Center*¹, puisque « les orientations sont elles-mêmes rarement, pour ne pas dire jamais, fixes [*orientations themselves are rarely, if ever, fixed*]² ».

Mais cette tension conceptuelle entre la notion de genre et celle d'orientation sexuelle complique singulièrement les catégories. Quel est le statut du « trans » – T –, s'il ne doit pas être une assignation identitaire équivalente à celle d'« homme » (*Assigned Male at Birth*, AMAB) ou de « femme » (AFAB) ? On retrouve la même difficulté dans la position d'« intrus » (au sens que ce terme peut avoir dans les tests de logique élémentaire) de cette lettre « T » qui désigne les transsexuels dans la suite LGBT, car une telle « catégorie » est hétérogène par rapport à celles qui précèdent et qui ne concernent *a priori* que des « orientations sexuelles » : lesbiennes, gays, bisexuels...

Sens et société

Par ces oppositions entre le Neutre et les *gender*, on ne devine pas seulement deux théories, deux épistémologies et sans doute deux cultures qui s'affrontent mais bien deux *ordres*, au sens pascalien du terme. L'ordre symbolique d'un côté, l'ordre social de l'autre, même si ceux-ci peuvent se croiser, se frôler, voire communiquer. Ainsi, dans le *S/Z* de Barthes, c'est bien la *société* – et la société à un moment de toute-puissance, celle de Balzac – qui est contaminée par le Neutre de la castration, mais celui-ci n'émane pas des agencements sociaux, des ruptures sociétales de groupes minoritaires. S'il y a Neutre, ce ne peut être qu'à partir de la structure la plus profonde, celle que gouverne l'ordre symbolique où le sexe s'ordonne à du symbole, et où l'être ne se révèle que comme être parlant.

1. bell hooks, *Feminist Theory : From Margin to Center*, Boston, South End Press, 1984.

2. Butler, *Trouble dans le genre*, *op. cit.*, p. 137, notes 27 et 28, et *Gender Trouble*, *op. cit.*, p. 205, notes 22 et 23.

Réciproquement, la théorie du genre désorganise l'ordre symbolique, mais son activisme ne suppose aucunement une autonomie de cet ordre symbolique. D'ailleurs, celui-ci est souvent confondu avec de simples processus culturels très variables, et profondément relatifs. Pour l'approche des *gender*, l'Œdipe, le phallus, l'inceste... relèvent de l'histoire culturelle des sociétés et n'ont pas de fonction constitutive d'un sujet tel que les Modernes l'ont envisagé. Tout part, pour la théorie du genre, du fonctionnement social et de ses dysfonctionnements : dysfonctionnements liés aléatoirement au processus social lui-même, à ses ratés et ses échecs, et à l'activisme minoritaire.

Le Neutre s'est apparemment installé à la marge du monde, dans des *pensées du dehors*, pour reprendre l'expression de Foucault, le Foucault blanchotien, dans le clair-obscur des non-lieux, ceux de l'écriture. Le Neutre évite toute lumière comme s'il était interdit de visibilité ou qu'il avait compris « la folie du jour ». Deleuze, dans *Logique du sens*, ne cesse d'éloigner le Neutre de l'univers empirique. Nous sommes dans l'inefficace, l'impossible, le stérile, dans l'univers des incorporels¹. Le Neutre est un événement d'idée, indifférent aux effectuations factuelles. Deleuze, plus que tous les autres, insiste sur le fait que le lieu du Neutre est le *spéculatif*², permettant d'accéder à l'absence ou la suspension de signification, ouvrant au « ni vrai ni faux³ ».

Ainsi, les penseurs du Neutre assument le fait que le Neutre ne déborde sur aucune « réalité tangible⁴ ». Chez Sade, qui pour Barthes, comme Lewis Carroll pour Deleuze, nous introduit au Neutre, c'est le signe qui fait loi. Il s'agit de faire « concevoir l'inconcevable, c'est-à-dire de ne rien laisser en dehors de la parole et de ne concéder au monde aucun ineffable⁵ ». On comprend mieux une certaine pertinence des critiques issues des *gender*, et nettement formulées par Sam (Marie-Hélène) Bourcier, sur l'esthétisme, l'élitisme, l'hermé-

1. Deleuze, *Logique du sens*, *op. cit.*, p. 31.

2. Voir notamment les 29^e, 30^e et 31^e séries de *Logique du sens*.

3. C'est le fameux énoncé du « cercle carré » repris par Derrida comme l'un des indices de la *différance* dans *Marges de la philosophie* (Paris, Minuit, 1972, p. 379), et du « carré rond » par Deleuze dans *Logique du sens* (*op. cit.*, p. 49).

4. Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, in *OC*, t. III, p. 731.

5. *Ibid.*, p. 732.

tisme des années 1960 et 1970. Et pourtant il faut surmonter ces oppositions convenues puisque la Modernité n'a cessé de prétendre abolir tout dualisme par un monisme qui a donné au langage, comme pure structure, une régence absolue sur l'apparente multiplicité du réel. De sorte que cette Modernité a pu prétendre tenir ensemble le monde dans sa structure symbolique comme dans les enveloppes sociales sous lesquelles il se donne.

Ainsi Lacan met-il au jour « la fonction *sociologique* du phallus », ainsi montre-t-il que cette fonction s'inscrit pleinement dans « l'échange social », et met-il en évidence le lien nécessaire qui noue la loi de la castration gouvernant la fonction du phallus et ce qu'il appelle « la société socialisée¹ ». Sans une telle articulation du Symbolique au social, le Neutre du castrat Zambinella chez Barthes ne pourrait pas contaminer l'économie du capitalisme naissant de l'univers de la Restauration décrit par Balzac, économie spéculative, et en cela profondément libidinale. Il n'est nullement indifférent pour la pensée du Neutre que la loi de l'ordre symbolique la plus fondamentale et la plus formalisée soit la loi de la prohibition de l'inceste, et qu'à son propos Claude Lévi-Strauss puisse écrire de manière lumineuse : « La prohibition de l'inceste fonde ainsi la société humaine, et, en ce sens, *elle est la société*². » Ainsi pourrait-on dire que la pensée du Neutre, tout en étant pensée du dehors, de l'exemption du sens, du vide, est elle aussi pleinement *sociologique* au sens de Lacan, dans sa racine même.

Il y a donc un *intraduisible essentiel* entre le discours des Modernes français et celui des *gender* dont les objets sont pourtant parfois si proches, et qui introduit une série de chicanes, d'obstructions, d'écueils, d'achoppements. Notre propos dans la première partie de ce livre est de comprendre la subtilité de cet *intraduisible*, y compris chez les intercesseurs qui auraient pu permettre une forme de communication.

1. Jacques Lacan, *L'Angoisse. Le Séminaire (1962-1963), livre X*, établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, coll. « Le Champ freudien », 2004, p. 105-106.

2. Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale II*, Paris, Plon, 1973, p. 29 (je souligne). Voir le précieux commentaire qu'en fournit Lacan dans « Le discours de Rome » [1953], in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 152.

Gayle Rubin, une autre histoire

L'insistance avec laquelle Butler discute le formalisme des Modernes, celui de Lacan et de Lévi-Strauss, autour de l'inceste, du phallus et de l'échange des femmes hantant la socialité de la domination masculine, montre que l'intraduisible aurait pu être évité. À moins que ce ne soit l'inverse, et que l'obstination de Butler à tourner autour de la question de l'ordre symbolique ne soit le symptôme de la disjonction entre les deux mondes, le nouveau et l'ancien.

À la chronologie capricieuse de l'émergence du mot « genre », il nous faut alors ajouter une nouvelle date, 1975. Certains considèrent ce millésime comme celui de la véritable naissance de la théorie du genre avec la parution d'un article, « The Traffic in Women : Notes on the "Political Economy" of Sex », de Gayle Rubin, anthropologue, activiste *queer*, lesbienne, *grande amie* de Michel Foucault avec lequel elle partage un même tropisme S/M¹, adoubee comme préceuseuse grâce aussi à la traduction française du titre de son article qui y ajoute opportunément le mot « genre » absent de l'original : « L'économie politique du sexe. Transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre² ». Le passionnant article de Rubin ouvrait le mot « genre » à une tout autre source que la source sociologique revendiquée par Butler puisque c'est tout d'abord au Marx hégélien des *Principes d'une critique de l'économie politique* (1857-1858) qu'elle se réfère. Le mot « genre » n'y est pas pensé comme *construction* selon les schémas d'un pragmatisme social, mais comme « production » au sens de Marx, comme « imposition de fins sociales sur une partie du monde naturel³ », comme lieu de corrélations entre

1. Voir le clin d'œil amical de Foucault à son article « The Leather Menace : Comments on Politics and S/M », in « Sexe, pouvoir et la politique de l'identité », *DE*, t. II : 1976-1988, p. 1556. Elle est la fondatrice du premier groupe de lesbiennes S/M, intitulé « Samoïs » en référence à *Histoire d'O*, avec Pat Califia.

2. L'article de Gayle Rubin « The Traffic in Women : Notes on the "Political Economy" of Sex » a paru in Rayna R. Reiter (dir.), *Toward an Anthropology of Women*, New York, Monthly Review Press, 1975. Sa traduction : « L'économie politique du sexe », *Les Cahiers du CEDREF*, n° 7, 1998. *Traffic in women* peut se traduire aussi par « traite des femmes ».

3. Rubin, « L'économie politique du sexe », art. cit., § 40.

les rapports de production et les nouveaux objets qu'ils mettent au jour¹, où le *genre* est une division des sexes socialement imposée et « est le produit des rapports sociaux de sexualité [*it is a product of the social relations of sexuality*]² ». Les systèmes de parenté reposant sur le mariage transforment donc « des mâles et des femelles en *hommes* et en *femmes*³ ».

L'antinaturalisme de Rubin n'est pas celui de Butler, il n'a rien de constructionniste – c'est-à-dire se référant à l'axiome que toute réalité est relative aux normes qu'élabore et construit le *socius* –, il repose sur une anthropologie hégéliano-marxiste qui pose que les besoins humains « ne sont presque jamais satisfaits de manière naturelle [*ever satisfied in any natural form*]⁴ ». Le fait de se donner une base anthropologique (et non sociétale) amène Gayle Rubin à trouver chez Lévi-Strauss et Lacan, faute qu'elles soient chez Marx ou Engels, les catégories spécifiques (le tabou de l'inceste, l'échange des femmes, la fonction du phallus, la parenté) susceptibles de décrire le patriarcat comme système de production, et non comme un simple « fait social ».

L'approche de Gayle Rubin se révèle alors tout à fait singulière. Elle n'est en effet nullement effrayée – comme le sont les tenants actuels des *gender* – par l'apparent phallocentrisme qui sous-tend les hypothèses de Lévi-Strauss et de Lacan, mais elle perçoit au contraire dans la radicalité de leurs analyses une profondeur épistémologique susceptible de donner à une théorie du genre à venir des instruments puissants de compréhension. Si la fonction du phallus ou l'échange des femmes constituent un « obscurcissement [*an obfuscation*] » dès lors qu'on les présente comme une nécessité anthropologique, ils deviennent extrêmement éclairants si on les limite à être

1. Gayle Rubin se réfère à un long passage des *Principes d'une critique de l'économie politique* où Marx met en évidence que le passage d'une société de propriété à une société de production (capitaliste) fait que le travailleur « en tant que force de travail sans objet – “purement subjective” – se trouve face aux conditions objectives de la production en tant que non-propriété, que propriété d'autrui, que valeur pour soi, que capital » (Karl Marx, *Œuvres*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1968, p. 323-340, plus spécialement p. 340).

2. Rubin, « L'économie politique du sexe », art. cit., § 48 (je souligne), et « The Traffic in Women », art. cit., p. 179).

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, § 16.

une description permettant de comprendre la persistance, la profondeur, l'universalité de la domination masculine. « Ils servent à nous rappeler le caractère intraitable et l'extrême ampleur de ce que nous combattons et leurs analyses fournissent les cartes préliminaires de la machinerie sociale que nous devons réorganiser¹. »

Ce que Gayle Rubin comprend, c'est que le lien extrêmement profond entre l'ordre social et l'ordre symbolique passe par leur spécificité relative. C'est l'objet que l'on veut appréhender, ici donc le système genre/sexe, qui permet d'en penser l'articulation sans jamais les confondre. Pour comprendre les processus de domination, il faut « isoler le sexe et le genre comme mode de production [*isolate sex and gender from mode of production*]² ». Comme nous le verrons, cette stratégie est féconde et, par exemple, c'est par Lacan qu'elle peut mettre au jour la position spécifique de la petite fille dans le renoncement à la mère, et faire de la question lesbienne une question originaire et non pas relative ou secondaire.

Et pourtant cette voie – qui donc est pionnière –, par où la question du genre est pensée à partir de Marx et des instruments du structuralisme classique, n'est pas celle qui va s'imposer. L'archive historique de cette défaite est à ce titre fascinante puisque, près de vingt ans après la parution de « *The Traffic in Women* », c'est à l'occasion d'un dialogue avec Judith Butler en août 1994, qui commémore l'événement sous le titre anniversaire de « *Sexual Traffic* », que Gayle Rubin remet symboliquement à Butler le sceptre qui doit la faire régner sur les études de genre. Leur dialogue se termine sur ces mots de Rubin : « *I think I will leave any further comments on gender to you, in your capacity as the reigning "Queen" of Gender!*³ » Il n'y a pas seulement par le mot *Queen* un jeu avec l'argot *queer*, mais une réelle cérémonie d'adoubement, d'autant que Gayle Rubin se rallie aux positions de Butler comme si elle avait oublié les siennes et, mieux encore, comme si elle ne comprenait plus le discours qu'elle

1. *Ibid.*, § 93, « *And their analyses provide preliminary charts of the social machinery we must rearrange* » (p. 198).

2. *Ibid.*, § 106, et « *The Traffic in Women* », art. cit., p. 203.

3. Rubin et Butler, « *Sexual Traffic* », art. cit., p. 97, « Je pense que je vous laisserai le soin de faire d'autres commentaires sur le genre, en votre qualité de "reine" du genre ».

avait si brillamment élaboré vingt ans plus tôt. Si elle reconstitue parfaitement son rapport à Marx (« *There was no room in their approach to specifically address gender oppression*¹ »), elle ne comprend plus rien à Lacan : « *But there is something about the particular intractability of what is called the symbolic that I don't understand*². » Ainsi l'arme décisive susceptible de nous rappeler « le caractère intractable » de l'oppression masculine – la fonction *symbolique* du Phallus – est devenue aussi obscure que si elle avait été nommée dans une langue morte. L'ensemble du dialogue obéit à la même logique amnésique, amnésie de la possibilité de penser le social à partir du symbolique, et de dévoiler le mode de production du genre comme déterminé par la grande loi du tabou de l'inceste qui le constitue comme un ordre particulier³. Il y a peut-être, de la part de Rubin, une forme de renoncement *maternel* à penser face à l'éclat de la jeune « reine » Butler, mais il y a surtout qu'une épistémologie ne peut être soutenue longtemps par une voix isolée si elle reste sans relais. Le nouveau contexte culturel – passage des années 1970 aux années 1990 – a pu transformer la pensée lacanienne de produit d'importation en *a curious American construction*, de sorte que Gayle Rubin en perde son français. D'ailleurs, Butler, dans *Gender Trouble*, tout en lui rendant hommage, écarte Gayle Rubin sans ménagement sous prétexte que celle-ci ferait du sexe une réalité distincte et préexistante à la norme et qu'elle maintiendrait donc une distinction sexe/genre⁴.

Bourdieu

Dans cette généalogie des possibles, il faut faire une place à l'autre point de vue. Non plus le point de vue américain, mais le point de

1. *Ibid.*, p. 63, « Il n'y avait pas de place dans son approche pour traiter spécifiquement de l'oppression des femmes ».

2. *Ibid.*, p. 68-69, « Il y a quelque chose que je ne comprends pas dans l'irréductibilité spécifique de ce que l'on appelle le symbolique ».

3. « *I didn't want to get entangled in a symbolic that couldn't be socially accessed in some way* » (Je ne voulais pas m'empêtrer dans un [ordre] symbolique qui ne puisse, d'une manière ou d'une autre, être socialement accessible) (p. 69).

4. Butler, *Trouble dans le genre*, *op. cit.*, p. 171-173.

vue français. Et cette place, c'est celle qu'aurait pu occuper Pierre Bourdieu, souvent cité dans les enquêtes de genre, mais qui n'a pas pu être un véritable intercesseur. *La Domination masculine*, paru à une date sensible, 1998, qui aurait pu idéalement faire de lui le grand médiateur entre la révolution théorique de la Modernité européenne et la révolution *queer* aux États-Unis, est au contraire une critique parfois hautaine de la théorie du genre. Ainsi Bourdieu place-t-il en symétrie les postures essentialisantes et les « happenings » ou « *parodic performances* » chères, écrit-il dans une formule condescendante, à Judith Butler¹. Il critique l'ensemble de l'appareillage théorique butlérien autour du *performatif*, de la *resignification*..., comme si la théorie du genre accordait trop de crédit aux faits de langage. Butler, d'ailleurs, tout en validant les explications « prometteuses » de Bourdieu, notera le caractère « conservateur » de sa conception du pouvoir qui demeure verticale et purement déterministe².

Il est vrai que Bourdieu critique à peu près tout le monde dans *La Domination masculine*, par exemple le Foucault de l'*Histoire de la sexualité* qui, en opposant frontalement la sexualité antique et la sexualité moderne³, pécherait par trop d'historicisme, ou encore la psychanalyse, à qui il impute étrangement l'idée que la différence sexuelle serait inscrite dans la nature⁴. Ce jeu où tout le monde est renvoyé dos à dos est révélateur de ce que le penseur de la « violence symbolique » ne mesure pas les enjeux conjoncturels propres à la question de la différence sexuelle en cette fin de xx^e siècle, et ne peut jouer un rôle décisif entre la Modernité française en voie d'effacement à la fin des années 1980 et l'explosion théorique qui se développe cette même décennie aux États-Unis.

Plutôt que de « différence sexuelle », il parle d'ailleurs de « division sexuelle » qu'il renvoie à une sorte de nuit des temps qui certes est

1. Pierre Bourdieu, *La Domination masculine* [1998], Paris, Seuil, coll. « Points », 2002, p. 8-9. Livre précédé par un important article sous le même titre paru en 1990 dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 84, repris dans le livre.

2. Butler, *Le Pouvoir des mots*, *op. cit.*, p. 191-198.

3. Bourdieu, *La Domination masculine*, *op. cit.*, p. 141-142.

4. Ainsi oppose-t-il une ethnologie réconciliée avec l'histoire et qui pourrait donc penser la différence entre les sexes liée non à une nature et « à des propriétés inscrites dans cette nature, comme la différence entre les sexes selon la psychanalyse », mais à un travail de « construction proprement historique » (*ibid.*, p. 79).

« une fausse éternité » produite elle-même par des mécanismes historiques, mais qui néanmoins constitue un « invariant » dont il faut simplement dévoiler le caractère historique¹. L'essentiel du matériau sociologique utilisé par Bourdieu est puisé dans une étude déjà très ancienne sur les Berbères de Kabylie où il pense trouver un modèle de laboratoire de ce qu'il appelle, sur une base épistémologique douteuse, « l'inconscient androcentrique² », où donc la culture kabyle est une simple variante de la culture occidentale, y compris du Bloomsbury de Virginia Woolf³. En tout cas, ni cette dernière ni la société kabyle ne lui fournissent la clef permettant de penser *au présent* ce que la question du genre peut apporter de *trouble* dans les descriptions sociologiques extraordinairement manichéennes et prévisibles qu'il propose, artefacts construits sur un modèle naturaliste de la « tranche de vie », dépourvus de la moindre fantasmagorie sociale que Marx, Walter Benjamin, Georg Simmel ou Jean Baudrillard ont, eux, su si bien dévoiler. L'anachronisme du matériau sociologique par rapport à ces enjeux proprement contemporains a été très sévèrement reproché à Bourdieu au point de discréditer pour beaucoup l'ensemble du propos⁴. L'inactualité du discours de Bourdieu s'atteste aussi par son peu d'intérêt pour les travaux qui, dans son propre champ d'études, ont introduit une réflexion sur « les idéologies du sexe » comme ceux de Nicole-Claude Mathieu, qui questionne le doublet genre/sexe, remettant en cause le discours sociologique lui-même comme véhicule peu vigilant des catégories de genre⁵. Il est significatif, par exemple, de le voir citer « *The Traffic in Women* » de

1. *Ibid.*, p. 14-15.

2. *Ibid.*, p. 17. Bourdieu semble utiliser le terme d'« inconscient » de manière purement commune et, s'il lui arrive de vouloir ridiculiser le symbolisme freudien (par exemple sur le couteau, p. 103), il tombe dans bien plus rudimentaire en assimilant la statue à une « érection » (p. 105). Les travaux de Bourdieu sur la Kabylie remontent au début des années 1960.

3. *Ibid.*, p. 113.

4. Marie-Victoire Louis, « Bourdieu. Défense et illustration de la domination masculine », *Les Temps modernes*, n° 604, mai-juin-juillet 1999.

5. Nicole-Claude Mathieu, *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-femmes, 1991. Les travaux sont pionniers puisqu'ils commencent au tout début des années 1970. Bourdieu ne se réfère à ce livre que sur la question du consentement, et pour minimiser la profondeur de son analyse (*La Domination masculine, op. cit.*, p. 63).

Gayle Rubin en note pour dire simplement qu'il n'en parlera pas¹. Et puis il y a plus étrange, quand Bourdieu prétend qu'on « ne rencontre pratiquement pas de mythes justificateurs de la hiérarchie sexuelle² » qui se résumeraient selon lui au « mythe de la naissance de l'orge » (*sic* !) et une légende kabyle qu'il nous conte un peu plus loin³, semblant oublier la scène fondatrice de la Genèse (II, 22-23) qui fait naître Ève de la côte d'Adam et qui est le mythe par excellence de cette hiérarchie bien vu par Lacan⁴.

Mais rien n'atteste mieux le décalage de Bourdieu avec l'époque que l'épilogue de son livre donnant à « l'amour » – loin des grandes théories de l'amour proposées par Lacan, Derrida ou Barthes – une fonction rédemptrice à la théodicée hétérosexuelle de la *division sexuelle*⁵ :

Mais [l'amour] existe assez, malgré tout, surtout chez les femmes, pour être institué en norme, ou en idéal pratique, digne d'être poursuivi pour lui-même et pour les expériences d'exception qu'il procure [...] Fondée sur une mise en suspens de la lutte pour le pouvoir symbolique que suscitent la quête de la reconnaissance et la tentation corrélative de dominer, la reconnaissance mutuelle par laquelle chacun se reconnaît dans un autre qu'il reconnaît comme un autre lui-même et qui le reconnaît aussi comme tel peut conduire, dans sa parfaite réflexivité, au-delà de l'alternative de l'égoïsme et de l'altruisme et même de la distinction du sujet et de l'objet, jusqu'à l'état de fusion et de communion, souvent évoqué dans des métaphores proches de celles de la mystique, où deux êtres peuvent « se perdre l'un dans l'autre » sans se perdre⁶.

Sans doute Bourdieu mériterait-il alors les moqueries que Gayle Rubin avait déjà adressées à Claude Lévi-Strauss pour une sérénade fleur bleue du même genre, où elle mettait en évidence l'escroquerie

1. Bourdieu, *La Domination masculine*, *op. cit.*, p. 68-69 note 70.

2. *Ibid.*, p. 22 note 7.

3. *Ibid.*, p. 24-25.

4. Voir ce que Lacan dit de cette côte comme objet *a* dans la séance du 21 février 1968 de son séminaire « L'acte psychanalytique » (1967-1968), livre XV (inédit).

5. Bourdieu, *La Domination masculine*, *op. cit.*, p. 151.

6. *Ibid.*

idéologique (*one of the greatest rip-offs of all time*) dont se nourrit ce sentimentalisme d'autant plus embarrassant ici que Bourdieu assigne « les femmes » comme gardiennes de la norme propre à l'aliénation conjugale¹.

Paradoxe donc qui veut que le mot le plus simple à traduire en français (et du français) *gender/genre* soit précisément un intraduisible fondamental. On sait en effet que le mot *gender* lui-même – comme le mot *gay* – vient du français, de l'ancien français **gendre* (sorte, type, sexe), devenu en français moderne *genre*, lui-même issu du latin *genus* qui signifie race, extraction, ou espèce.

Le point de convergence

Bourcier, qui a lu Barthes et Deleuze, est extrêmement sensible au divorce entre le pragmatisme socioculturel de Butler et le formalisme des Modernes². Il/elle note qu'en analysant, dans son *Sade, Fourier, Loyola* (1971), la pornographie sadienne comme une *grammaire* des corps, comme dispositif renvoyant la sexualité à des codes et des combinatoires, Barthes anticipe sur la pensée *queer* et les *porn studies*. Les échanges des rôles sexuels des sujets sadiens formalisés par Barthes annoncent, selon Bourcier, le lexique « BDSM³ », et son pivot essentiel, le *switch*, à savoir la permutation perpétuelle des fonctions et des identités sexuelles propice à la déconstruction du genre⁴. Tel est le point de convergence entre les *gender* et la pensée française des années 1960-1970, et qui implique aussi Deleuze, lecteur

1. « Pourquoi à cet instant ne dénonce-t-il pas ce que les systèmes de parenté font aux femmes, au lieu de présenter l'une des plus grandes escroqueries de tous les temps comme la racine d'une idylle amoureuse ? » (Rubin, « L'économie politique du sexe », art. cit., § 101). Gayle Rubin se réfère à un passage des *Structures élémentaires de la parenté* [1949] où en effet Lévi-Strauss ne sort de sa combinatoire structurale que pour susurrer « la ferveur et le mystère » des relations homme/femme (Paris, Mouton et Maison des sciences de l'homme, 1967, p. 569).

2. Bourcier, « BDSM et langage », in *Queer Zones 3*, op. cit., p. 233-237.

3. BDSM signifie « Bondage, discipline, sado-masochisme ».

4. « *A Switch is someone who participates in BDSM activities sometimes as a top and other time as a bottom [...] sometimes as a dominant and other times as a submissive.* »

de Sacher-Masoch¹. Sade et Sacher-Masoch construisent un univers presque parfait de nouvelles surfaces corporelles, ouvrant le corps à des opérations inédites, que ce soit dans une nouvelle topologie des orifices/organes sexuels qui cesse avec Sade d'être commandée par le genre, ou bien, avec Sacher-Masoch, dans le fétichisme du rituel masochiste, où le phallus androcentrique se résorbe dans les images du *Phallus maternel* dont le corps du bourreau féminin est doté : fouet, talon aiguille, ongles, martinet²... Sacher-Masoch comme Sade autorisent une dé-naturalisation des oppositions de genre qui s'apparente aux processus décrits par les *gender*. De ce point de vue d'ailleurs, l'écriture perverse est plus inventive que la plupart des feuilletons *queer* contemporains.

Pourtant, ce rapprochement entre les esthétiques du Neutre et la politique du genre se heurte à un obstacle décisif : la non-performativité des nouvelles corporéités inventées par le Neutre, l'absence d'efficacité pragmatique de ces images. Le performatif désigne ces actes de langage (*speech act*) où les énoncés ne se contentent pas de décrire la réalité mais la modifient. Or, les agencements produits par le Neutre ne sont pas performatifs au sens butlérien. Ils ne modifient rien, et ne visent pas cette performativité qui joue un rôle si essentiel dans la théorie du genre pour qui les individus sont construits par des énoncés sociaux qui « performent » leur identité (masculin/féminin) et les normes de leurs rapports³.

Tout se déroule chez Deleuze ou Barthes dans un univers ritualisé, un empire des signes, événement *neutre* inscrit dans la pure logique du sens qui n'existe pas hors de la proposition qui l'exprime⁴, intraduisible dans le *langage ordinaire* de la collectivité – le fameux *langage ordinaire* de la philosophie analytique qui inspire Butler –, soumis à la seule souveraineté de l'écriture, sans monde extérieur à convertir, et où le seul projet semble être celui d'une *fascination*.

Mais le formalisme rate un autre aspect de la performativité, celui d'une modification de soi-même que le *drag queen* par exemple pro-

1. Bourcier, *Queer Zones 3*, *op. cit.*, p. 236-237.

2. Gilles Deleuze, *Présentation de Sacher-Masoch*, Paris, Minuit, 1967, p. 109.

3. Bourcier, *Queer Zones 3*, *op. cit.*, p. 235.

4. Deleuze, *Logique du sens*, *op. cit.*, 3^e série de la proposition, p. 30-35.

duit pour le témoin de la parodie comme pour lui-même¹. Ratage par lequel Barthes peut maintenir le secret sur lui-même, et préserver ce que Bourcier appelle, dans le jargon LGBT, « le placard² », c'est-à-dire la dissimulation de son homosexualité : « L'abolition du sujet qu'il [Barthes] décèle dans la vie au château [sadien] lui permet d'éviter de parler de et de concevoir son orientation sexuelle ("homosexuelle"), prisonnier qu'il est du discours *straight* sur celle-ci³. » Deleuze n'échappe pas au blâme, lui qui, comme Barthes, éjecte « quelque type que ce soit de performativité » de son discours⁴. Le formalisme du Neutre n'est que l'alibi pour esquiver une visibilité sociale dérangeante qui est au cœur de l'entreprise LGBT, où la dimension *pragmatique* de la performativité, tant par le recours à des schémas psychologiques comportementalistes classiques qu'avec le *coming out*, illustre la nécessité politique d'un activisme social.

Comme contrainte d'aveu, le *coming out* semble contredire la fonction libératrice du trouble dans le genre et l'un de ses impératifs émancipateurs, le *gender fucking*, le fait de « niquer son genre » qui vaut aussi pour l'orientation sexuelle. Pourtant, cette contradiction est levée – comme souvent dans les discours minoritaires – par une accentuation de la contrainte elle-même qui se révèle libératrice. Le *coming out* n'est pas une déclaration d'identité ordinaire parce qu'il possède un double tour d'érou. Le premier est purement social : la visibilité qu'il crée a pour fonction de modifier la perception de l'homosexualité en faisant progresser son acceptabilité sur le modèle du combat des Noirs des années 1960-1970. Il agit à l'encontre du goût du secret propre à l'élitisme du monde homosexuel traditionnel, et porte en cela une fonction politique. Le second rouage du *coming out* est plus subtil, c'est lui qui prémunit du risque de se *figer* dans une assignation. La performativité du *coming out* par lequel le

1. Butler, *Trouble dans le genre*, *op. cit.*, p. 265-266.

2. Bourcier, *Queer Zones 3*, *op. cit.*, « Le placard BDSM », p. 232 *et sq.* Le terme de « placard » est la traduction littérale de *closet* issu du langage LGBT qu'on trouve dans une série d'expressions comme *a closet queen* (« une folle placardisée », ou mieux « une folle honteuse »). Voir l'entrée très savante et très académique « Placard » dans l'*Encyclopédie critique du genre*, *op. cit.*

3. Bourcier, *Queer Zones 3*, *op. cit.*, p. 235.

4. *Ibid.*, p. 237.

sujet s'identifie comme gay ou lesbienne libère la parole de celui qui l'a prononcé, et l'ouvre à la multiplicité de ses pratiques réelles, à une prolifération de nouvelles identités, de nouveaux rôles sexuels, de resignification des catégories stigmatisantes, et se constitue en un « deuxième *coming out*¹ », sorte de *mise en abyme* du premier, où l'aveu apparaît alors comme une figure en spirale ou en extension.

Le premier rouage possède pourtant une fonction capitale, c'est une arme militante de l'activisme LGBT, et dont l'un des horizons est l'*outing*, la dénonciation. Personne n'est épargné dans cette quête du *résultat* qu'exige la performativité prise dans une épistémologie comportementaliste. Ainsi, Judith Butler, comme Bourcier pour Barthes et Deleuze, explique les errements de Michel Foucault par ses dérobades. Il est celui « qui s'est toujours refusé à se confesser dans son propre travail ([Foucault] *has always resisted the confessional moment in his own work*)² ». Nous aborderons plus tard les raisons du discrédit que Butler lui inflige ici, mais la réalité des reproches est de toute façon discutable puisque Foucault a fait état publiquement de son homosexualité³ et qu'il fut l'un des premiers à parler du *coming out* en France⁴. L'important pour le moment est ailleurs. Il se situe dans les connotations multiples que véhicule le *coming out*. Connotations religieuses présentes dans le vocabulaire utilisé par Butler : « *confessional moment* », écrit-elle, comme symptôme de l'impensé puritain d'un certain discours *gender* lié au tropisme protestant de la confession publique, où le *coming out* fonctionne comme une nouvelle naissance (*a new birth*), un baptême⁵, et où le second rouage du *coming out* pourrait jouer le rôle de la *parousie* qu'on appelle en anglais théologique le « *second coming*⁶ ». Ces connotations sont aussi celles de la culture

1. *Ibid.*, p. 238. Voir aussi Pat Califia et Robin Sweeney (dir.), *The Second Coming : A Leatherdyke Reader*, Los Angeles, Alyson, 1996.

2. Butler, *Trouble dans le genre*, *op. cit.*, p. 209, et *Gender Trouble*, *op. cit.*, p. 129.

3. Foucault, « De l'amitié comme mode de vie », *Gai Pied*, n° 25, avril 1981, in *DE*, t. II, p. 982.

4. Voir notamment son interview au magazine gay *Gai Pied* en 1981 : « Il devrait y avoir une inventivité propre à une situation comme la nôtre et à cette envie que les Américains appellent *coming out* » (*ibid.*, p. 986).

5. « Il faut que vous naissiez de nouveau » (Jean, III, 7).

6. La Parousie nomme la seconde venue du Christ ; venu une première fois comme messie, il est censé venir une seconde fois comme Dieu.

entrepreneuriale qui dans l'idéologie américaine fait bon ménage avec le religieux, culture du *success*, du *just be yourself* : c'est cela aussi le *coming out*. Et puis, il y a ce voisinage entre *coming out* et *acting out* (le passage à l'acte) issu du discours clinique américain de l'*ego psychology*, où Lacan voit l'effet désastreux des thérapies comportementalistes ou gestaltistes dans lesquelles le thérapeute impose des *patterns* de conduite au patient¹. Le *coming out*, par les effets de scandale qu'il cherche parfois à susciter, peut prendre ainsi l'apparence d'un *acting out*, avec dérapages et actes incongrus, dans lequel l'individu aspire, dans l'extension en principe infinie de la confession à laquelle préside le second *coming out*, à se faire *autre*, en s'exhibant dans une visibilité maximale, par l'infinité démonstrative du classement des pratiques : *butch, fem, girl, dyke, queer, fag, queen*²..., où il est à la fois et tour à tour *S/M, leatherman, daddy*, adepte ou non du *fist fucking*, du *bondage*... et la lesbienne *boi dyke, lipstick lesbian, dick-clit*³...

Au travers du *coming out*, on constate que la théorie du genre porte en elle, selon l'expression de Foucault, toute *une technologie de la parole* – prolifération, surabondance des nominations, des acronymes, des sigles, des néologismes, des mots de code comme par exemple les *safe words*⁴ – dont l'abondance virtuose contraste avec ce qu'on a nommé le silence du Neutre. Cette opérativité proprement pragmatique qui aspire à construire une véritable dynamique déconstructrice, prolifératrice, euphorique, ouvre ainsi un spectre illimité de nomination (LGBTQI, etc.), « vers un futur ouvert en plein de possibilités culturelles [*to an open future of cultural possibilities*]⁵ », et plus précisément une prolifération de « nouveaux genres dénaturés ».

1. Lacan, « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud », in *Écrits, op. cit.*, p. 391-399. Voir aussi « Passage à l'acte et *acting out* », in *L'Angoisse. Le Séminaire (1962-1963), livre X*, établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, coll. « Le Champ freudien », 2004, p. 135-153.

2. Butler, *Trouble dans le genre, op. cit.*, p. 240. *Butch* signifie mec, *dyke*, gouine, *fag*, pédé.

3. *Boi dyke* renvoie à un corps androgyne, *lipstick lesbian* peut être traduit par « lesbienne rouge-à-lèvres », c'est-à-dire une lesbienne qui adopte des attributs genrés dits féminins. *Dick-clit* désigne un clitoris testostéroné.

4. Mots de sécurité permettant de mettre fin à une pratique sexuelle.

5. Butler, *Trouble dans le genre, op. cit.*, p. 198, et *Gender Trouble, op. cit.*, p. 119.

Histoire d'un concept : le performatif

I. Pragmatique et structure

Histoire des idées / histoire de mots

L'importance acquise par Judith Butler, et la fonction d'icône de son livre *Trouble dans le genre*, laissent entendre que si le temps était sans doute venu pour l'Amérique d'acquérir un *leadership* intellectuel, l'invention d'une pensée permettant de fonder un nouveau royaume devait aussi s'adosser à un passé. C'est là tout le paradoxe fécond énoncé par Butler elle-même autour du caractère factice du francocentrisme qu'on lui attribue et dont elle joue comme d'une stratégie retorse¹. Le livre de Butler est un savant mélange d'influences françaises tantôt revendiquées, tantôt défigurées, ou contredites. Il nous faut maintenant éclairer le décalage entre la pensée du Neutre et la théorie du genre, non plus à partir des oppositions visibles entre les deux discours, mais à partir de leur hybridation, à partir des références apparemment communes, des contresens féconds ou stériles qui lient Butler aux Modernes, à partir donc des ambiguïtés du discours butlérien, de sa sensibilité épidermique à l'américanophobie de certains Modernes², d'un certain esprit de rivalité qui anime son propos.

1. Judith Butler, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2006, p. 26-27. Voir sur ce point notre chapitre premier de la première partie, p. 21.

2. Voir par exemple lorsqu'elle épingle la thèse de Lacan sur « la dégradation de la psychanalyse consécutive à sa transplantation américaine » (Judith Butler, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Paris, Éd. Amsterdam, 2009, p. 92 – traduction par Charlotte Nordmann de *Bodies*

L'élément qui servira de fil rouge sera un concept essentiel aux *gender*, le concept de *performatif*, véritable trésor épistémologique car il est typiquement un témoin archéologique – comme peuvent l'être, dans les sous-sols de la Terre, les os ou les dents des hominidés – du croisement et des oppositions entre l'épistémologie issue de la tradition pragmatique anglo-saxonne et la tradition structuraliste française. Ce concept est dans les textes de Judith Butler le concept symptôme de tout ce qui fonctionne et dysfonctionne dans la rencontre entre la théorie du genre et la Modernité européenne. Ce concept sera donc pour nous l'occasion d'une sorte de voyage circulaire, avec des allers et retours permanents et inattendus, entre Oxford, Paris et Berkeley.

La notion de performatif, mise au jour par le philosophe anglais Austin de l'école d'Oxford dans son livre le plus célèbre, *How to Do Things with Words*¹ [1962], établit donc qu'il est une classe d'énoncés qui ne décrivent pas une situation (« La maison est grande ») mais qui accomplissent une action (« La séance est levée », « Je te baptise Pierre », « Je m'excuse »...). La simplicité de cette hypothèse, et son apparente irréfutabilité, lui ont assuré un retentissement mondial, et ont ouvert aussi un vertigineux espace de réflexion touchant aux rapports entre le langage et la réalité, entre la parole et l'agir, entre la structure et l'acte (*pragma*), entre le locuteur et le contexte... En faisant du performatif le concept permettant de valider l'hypothèse d'une *fabrication sociale* des genres, Butler lui a enfin donné une prodigieuse extension. Le performatif a cessé d'être un concept désignant une petite classe d'énoncés spécifiques (« baptiser, promettre,

That Matter : On the Discursive Limits of « Sex », New York, Routledge, 1993) qui fait référence à une citation extraite de « La signification du phallus », in Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 687. À l'inverse, Gayle Rubin se réjouit de l'opposition de Lacan à la culture psychanalytique américaine. Voir Gayle Rubin, « The Traffic in Women : Notes on the "Political Economy" of Sex », in Rayna R. Reiter (dir.), *Toward an Anthropology of Women*, New York, Monthly Review Press, 1975, p. 188 – traduction française : « L'économie politique du sexe », *Les Cahiers du CEDREF*, n° 7, 1998.

1. John L. Austin, *How to Do Things with Words*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1962 – traduit en français par Gilles Lane : *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1970. L'ouvrage est issu de douze conférences faites à Harvard en 1955.

Bref séjour à Jérusalem
Gallimard, « L'Infini », 2003

Lacan et la littérature
(ouvrage collectif)
Manucius, « Le Marteau sans maître », 2005

Jean Genet, post-scriptum
Verdier, 2006

Une querelle avec Alain Badiou, philosophe
Gallimard, « L'Infini », 2007

L'Engagement extatique. Sur René Char
Manucius, « Le Marteau sans maître », 2008

Les Palmiers sauvages
Confluences, 2015

Sur « Shoah » de Claude Lanzmann
Manucius, 2016

L'Invasion du désert
Manucius, 2017